Bien-être en cage

sam ducourant

Bien-être en cage

Une histoire critique des poules « de batterie »

Préface de Florence Burgat

puf

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins
d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle.
La fouille de textes et de données est interdite
conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

ISBN 978-2-13-087142-2
Dépôt légal – 1re édition : octobre 2026

© Presses universitaires de France, 2026
5, allée de la 2e D.B., 75015 Paris

À Tal Piterbraut-Merx
Que ta mémoire soit source de révolutions

Préface

Bien-être en cage. Avoir choisi pour titre un tel oxymore pourrait donner à penser que ce livre manie l'ironie et relève du pamphlet. Cette réalité zootechnique peut parfaitement être dénoncée sur ce mode, tant elle est injustifiable au regard de ce que nous savons des animaux ; car c'est sciemment que nous les privons de tout, jusqu'à la possibilité de se déplacer et de jouir d'un espace à l'extérieur, fût-il réduit, leur permettant de sentir, de voir, d'entendre une diversité d'éléments indispensables à tout être vivant. Mais loin de la simple dénonciation de la détention des poules en cage ou encore de l'indignation empruntant au registre du pathos, ce livre œuvre d'une tout autre manière.

Avoir un corps génétiquement modifié en vue d'une production forcée, et n'être traité comme rien d'autre que cela, peut-on l'imaginer ? Faire l'effort de « se mettre à la place » d'un autre n'est pas sombrer dans la naïveté de l'anthropomorphisme, si aisément raillé, mais adopter la juste disposition pour réfléchir au problème moral et politique posé par la réduction d'un être sentient à une chose modelable et jetable.

Aussi étrange que cela puisse paraître à un esprit sain, c'est à déterminer les conditions du bien-être dans une cage particulièrement exigüe, rangée dans un ensemble de centaines voire de milliers ou de dizaines de milliers d'autres, dans l'atmosphère étouffante, le brouhaha et la lumière artificielle d'un bâtiment aveugle, que les scientifiques se sont attelés. Une cage dont l'animal ne sort que le jour où il est transporté sur le lieu de sa mise à mort. Comment en est-on arrivé à sérieusement parler de « bien-être » pour qualifier un environnement où *jamais* la poule ne se sentira *bien* ? Pour mieux dire, les quelques mois durant lesquels elle pond de façon rendue intense avant d'être « réformée » seront un cauchemar. Non, ce dernier mot n'est pas un travers d'anthropomorphisme ; la connaissance que l'humain a des poules permet de l'utiliser avec raison.

L'oxymore « bien-être en cage » dit en très peu de mots l'absurdité et le scandale auxquels aboutit la constitution du *système* ici décrit, analysé, conceptualisé : l'enfermement de la poule standardisée devenue une « poule pondeuse ». Pour qui connaît les conditions de vie de ces oiseaux détenus dans des batteries de cage, l'intuition d'une collusion entre la science, l'industrie et le politique s'impose. Mais comment lui donner la force d'une démonstration ? Ce travail est désormais fait. Une histoire manichéenne, concoctée par quelques acteurs, ne saurait rendre compte du parcours qui, du poulailler domestique, aboutit à ce que sam ducourant nomme le « système cage ». Car la cage de batterie conçue par des scientifiques de plusieurs disciplines ayant conjugué leurs efforts

pour « maîtriser tous les paramètres » et produire un « animal standardisé » est véritablement un *système*. Par définition, un système ne laisse rien hors de son champ, il a la capacité de tout englober dans sa logique. Encore fallait-il montrer comment les choses se sont peu à peu « co-construites » au fil d'une réalité infiniment plus complexe que celle que d'aucuns pourraient être tentés de faire tenir dans l'intention mauvaise d'une poignée d'acteurs.

C'est une patiente étude, fruit de six années de recherches, que le lecteur découvrira. Celles-ci puisent dans un corpus touffu, divers et souvent aride ; que l'on songe, par exemple, aux archives du Conseil de la Communauté économique européenne ou encore aux revues de zootechnie qui figurent parmi l'immense documentation consultée. Ce livre de philosophie est bien sûr également nourri de travaux d'histoire des sciences et des techniques ; parmi elles figure le savoir-faire propre aux anciens élevages domestiques de poules afin de récolter leurs œufs dans différents types de nids. Ce livre met précisément au jour les étapes aboutissant à l'élaboration de législations qui ne mirent jamais mis fin à l'élevage en cage, qui existe toujours ; il fait appel à la sociologie des pratiques et à tant d'autres aspects impliqués dans la « constitution de la poule pondeuse », oiseau immédiatement décrépit, si loin d'être ce que l'on pourrait appeler « un animal naturel » – si toutefois la chose avait un sens dans le contexte non seulement de la domestication mais encore de l'emprise génétique où le façonnage des animaux s'est étendu à tous, hormis ceux qui vivent à l'état sauvage. Finalités

esthétiques pour les animaux dits « de compagnie » dont les « races » sont de purs produits de la génétique, auxquels s'attache chaque fois une pathologie respiratoire, locomotrice ou autre ; expérimentales pour les animaux utilisés dans les laboratoires afin qu'ils développent des maladies proprement humaines que leur organisme ne contracte pas spontanément ; ici, zootechniques : la poule « standardisée ». Tous ces animaux naissent donc incurablement malades. Voici écrite, dans toute sa complexité, l'histoire de cette standardisation, c'est-à-dire de la disparition des poules au profit d'un modèle adapté à la cage de batterie. Adapté signifie : pouvant survivre le temps, bref, d'une production accrue d'œufs, dans un lieu confiné présenté comme protecteur par les scientifiques qui l'ont conçu.

Par ses prises de position explicites, mais, insistons-y, toujours fondées sur des recherches pointues, comme l'atteste l'appareil de notes, par le vocabulaire choisi, qui exprime généralement les traitements que les humains s'infligent entre eux – « torture », « assassinat » – pour mieux révéler ce que les animaux subissent en fait, *Bien-être en cage* est explicitement rangé du côté des études animales critiques. Ouvrage courageux et sans concession, il concilie, de manière rare à ce point, une solide érudition, une rigueur parfaite dans l'exposé, une minutie dans la recherche et une critique radicale de l'exploitation animale. Il semble que la poule et ses œufs aient peu attiré l'attention des chercheurs désireux de penser le sort des animaux d'élevage engraissés pour leur chair et abattus. La « poule pondeuse » ne ferait pas partie des

animaux de boucherie, l'on ne ferait que ramasser ses œufs, geste indolore et comme innocent. La poule est l'animal de l'ombre dont la souffrance n'apparaît pas. Elle disparaît derrière son œuf, chose inerte et sans regard, un œuf dont nous saurons désormais ce qu'il coûte à la poule.

Florence Burgat

Avertissement

Tout « élevage » à visée productive, qu'il soit en cages ou non, intensif ou extensif, s'appuie sur la réduction de vies foisonnantes à des catégories spécistes (l'« animal », « la poule ») et sexisantes (la poule « pondeuse », le poulet « de chair ») qui correspondent à des postes sur la chaîne de production (les « animaux d'élevage », les « poules de batterie ») comme si c'était tout naturel. Critiquer la domination humaine impose d'en critiquer la langue.

Premièrement, l'utilisation de guillemets indique des termes problématiques, comme celui de « bien-être animal », généralement utilisé pour signifier un état de satisfaction alors qu'il décrit en fait une condition oppressive. C'est aussi le cas des termes « animal de laboratoire », poule « pondeuse » ou « de batterie » qui sous-entendent que ces entités existeraient naturellement, minimisent leurs souffrances, et invisibilisent l'injustice.

Deuxièmement, l'usage grammatical d'un masculin « neutre » n'est pas justifié. Les formes épicènes (« les scientifiques ») sont privilégiées, et le redoublement (« les acteurs et les actrices ») évité parce qu'il alourdit

le texte et qu'il sous-entend une binarité, participant de la réduction illégitime et violente de la multiplicité des vies animales, humaines comme non humaines. Le point médian lui est préféré (« les animaux·ales »), car il est le caractère le plus communément utilisé pour l'écriture inclusive, et qu'il permet une lecture fluide. Selon la même logique, les formes contractées « acteurices », « iels », « elleux » et « celleux » remplacent les doublons « acteurs et actrices », « ils et elles », « elles et eux » et « celles et ceux ».

Troisièmement, il n'est pas justifié de parler de « l'animal » ni des « animaux » : on privilégiera donc « les animaux·ales[1] non humain·es », qui rend compte de la réalité, et le sigle « ANH » pour des raisons de légèreté du texte. Dans le cas des ANH, l'écriture inclusive indique un dispositif de pouvoir spécifique[2] : dans le cas des poules, le point médian n'a pas pour fonction de visibiliser la condition spécifiquement féminine des « poules », en opposition à un masculin universel, dominant ou neutre du « poulet ». Il met plutôt en lumière l'invisibilisation spéciste qui a lieu lorsqu'on parle « des poules » pour dénoter tout en passant sous silence les techniques de domination qui se distinguent selon le sexe des dominé·es : entre autres, l'exploitation forcenée du cycle reproducteur des « poules pondeuses » ou de la croissance musculaire des « poulets de chair », le meurtre de masse des poussins broyés car considérés comme des

1. Bien que peu usité, le substantif féminin « animale » est attesté par le Centre national des ressources textuelles et lexicales.

2. Dans la suite du texte, cette règle n'est pas systématiquement appliquée, du fait des normes typographiques de la maison d'édition.

déchets, ou encore les inséminations artificielles différenciées selon le sexe. Comme pour les humain·es, le point médian indique aussi le caractère construit des distinctions sexuées (poule *vs* poulet), corrélées à l'assignation de postes sur la chaîne de production (le poulet est « de chair », la poule est « pondeuse ») et donc à l'exploitation et à la violence. On ne naît pas pondeuse, on le devient.

Introduction

Dans leur environnement naturel, les poules et poulets sauvages vivent en petits groupes de 20 à 25 individus, et évoluent dans un territoire d'un hectare. Leurs journées sont principalement passées à explorer ensemble la forêt, dans des déplacements organisés en groupe pour optimiser les découvertes et la sécurité. Dans ces groupes, une poule peut pondre de 5 à 8 œufs par an[1]. Elle couve puis élève ses poussins jusqu'à leur sevrage. Ces êtres sont sentients, c'est-à-dire qu'ils ont des émotions positives et négatives, et peuvent donc souffrir ou ressentir de la joie.

En comparaison, aujourd'hui les « poules pondeuses » les plus productives peuvent pondre jusqu'à un œuf par jour – c'est-à-dire plus de quarante-cinq fois plus que leurs congénères sauvages –, dans la douleur car leurs œufs sont trop gros pour elles et qu'ils épuisent leurs réserves de calcium, ce qui cause des souffrances intenses et quotidiennes. Le nombre

1. Keeling Linda, « Behaviour of fowl and other domesticated birds », dans Jensen (éd.), *The Ethology of Domestic Animals : an Introductory Text*, Wallingford, CABI Publishing, 2002, p. 111.

de ces poules, produites, maintenues en cage puis assassinées, atteint aujourd'hui 7,9 milliards dans le monde[1]. En comptant aussi les poules et poulets exploité·es pour leur chair, le nombre de personnes ainsi « élevées » atteint 76 milliards, et leur masse dépasse celle de tous les autres oiseaux réunis, symbole d'une domination humaine inouïe. L'immense majorité de ces poules sont élevées en cages de batterie et disposent d'un espace tout juste assez grand pour qu'elles puissent y survivre – et continuer à pondre ou à produire de la masse musculaire. C'est une vie de torture pour des êtres sentients, qui se termine par l'assassinat de masse – et de nouveau, dans un cycle infernal, les mêmes cages enferment de nouvelles vies[2].

Écrire une histoire critique des poules « de batterie » va nous permettre de confronter de profondes questions philosophiques à une réalité loin d'être triviale, et dont l'urgence n'a d'égale que l'horreur. Premièrement, la production et la consommation d'œufs permettent d'étudier la domination des animaux·ales humain·es sur les non humain·es. Puisque la production d'œufs est généralement considérée comme inoffensive, naturelle, leur consommation est souvent présentée comme éthique, au-dessus de tout soupçon. C'est ignorer que toute relation de domestication à visée productive, même lorsque le produit principal n'est pas un cadavre, implique des formes de violence : non seulement la sélection génétique a rendu

1. Compassion in World Farming, « Review of Global Egg Production », 2023, en ligne.

2. L214, « La vie des poules pondeuses », en ligne

la ponte épuisante et douloureuse pour les poules, mais les « pondeuses » sont « réformées » (entendre : assassinées) dès que leurs taux de productivité diminuent, c'est-à-dire en moyenne à l'âge de deux ans, alors que l'espérance de vie moyenne d'une poule est de douze ans. De plus, les frères de ces poules sont considérés comme des déchets et assassinés à la naissance, étouffés ou broyés vifs. En d'autres termes, les êtres que l'on appelle « poules pondeuses » sont mis au monde, sélectionnés génétiquement, exploités puis assassinés, et cette horreur serait justifiée par le fait que les œufs ne sont pas directement issus de leur mort, contrairement à la « viande ».

Cet argument est clairement fallacieux, et pourtant largement répandu dans notre société. Il est l'expression d'un privilège humain, qui se satisfait de représentations fausses et ignore les conséquences réelles, qui perpétue des pratiques immorales en souffrant à peine de la dissonance cognitive. Cette position dominante dérive du spécisme systémique, dont les piliers sont le modèle économique capitaliste (dont l'industrialisation, la propagande publicitaire et le lobbying agressif sont les armes), les représentations culturelles et le droit, qui permettent voire favorisent le fait de faire passer les intérêts humains secondaires (la gourmandise, la tradition, la praticité ou le plaisir de tuer) avant les intérêts fondamentaux des ANH (notamment ne pas être torturé·e, enfermé·e, violé·e ni assassiné·e)[1].

1. La notion de spécisme systémique est développée dans Zanaz Sarah, *Je souffre donc je suis. Penser le spécisme systémique*, thèse de doctorat, université de Strasbourg, 2025, en ligne.

Deuxièmement, l'histoire des cages à poules permet d'étudier le rapport contemporain à la « nature ». L'assertion « une poule, ça pond des œufs » est systématiquement présentée comme une donnée naturelle. Mais nous allons voir que l'entité « poule pondeuse » ne préexistait pas à l'encagement. Au contraire, elle a été produite de toutes pièces par une histoire complexe, faite de sélection et de modification génétiques, et d'optimisation de l'environnement d'exploitation. Nous allons retracer l'histoire de ce type d'être, fabriqué de toutes pièces pour survivre et produire en cage. C'est en même temps l'histoire de la notion de « bien-être animal », qui depuis ses racines est liée à l'exploitation à visée productive en environnement contrôlé – quoi de plus éloigné de la « nature » ? Cela se voit dans l'évolution des taux de ponte : on passe des poules sauvages (qui, rappelons le, pondent moins d'une dizaine d'œufs par an) aux « meilleures pondeuses » des années 1830, issues de la même espèce mais domestiquées et élevées dans un environnement semi-naturel, qui pondaient entre 50 et 175 œufs par an[1]. Puis aux poules en élevage intensif d'aujourd'hui, membres de la même espèce mais dont le taux de ponte est désormais mesuré en fréquence quotidienne de ponte. Ainsi, l'artificialisation des conditions de vie et la sélection génétique ont créé des poules de plus en plus « pondeuses ». Autrement dit, l'assertion selon laquelle « il est naturel pour une poule de pondre des œufs » (et donc contre-nature de

1. Cock Micajah R., *American Poultry Book*, Harper, 1843, p. 82

ne pas exploiter cette caractéristique prétendument naturelle) n'a de sens que dans un système de domination qui les assigne et les réduit justement à cette fonction productive.[1]

Troisièmement, le cas des poules et des cages permet d'étudier les liens entre spécisme systémique, exploitation capitaliste et recherche scientifique. En effet, la construction puis la naturalisation des entités « poule pondeuse » et « poule de batterie » a été à l'avant-garde de l'industrialisation de l'élevage. Dans ce processus, les sciences ont joué un rôle essentiel : l'encagement des poules était impensable à la fin du XIXe siècle et devient quasiment incontournable dans les années 1930. C'est le résultat d'un effort déterminé et cohérent de la part de scientifiques pour mettre en place des animaux-modèles, c'est-à-dire des objets de science isolés de leur environnement naturel et de leurs congénères. En d'autres termes, la distinction entre recherche scientifique et production industrielle n'a pas de sens. Science et production se croisent autour de la notion de « bien-être » : celle-ci permet en effet de décrire les conditions de survie ou de productivité des ANH dans des environnements contrôlés par les humain·es. C'est à cette intersection qu'apparaît l'argument fallacieux selon lequel « si les poules continuent de pondre en cage, c'est qu'elles y *sont bien* ». La tension inhérente au concept de bien-être, entre *description* d'états positifs et *imposition* d'une certaine normativité, va nous

1. Voir ducourant sam, « L'emprise comme construction d'une identité dominée. Une histoire des cages de batterie », *Diogène*, vol. 285-286, n° 1, 2024, p. 87-103.

permettre, tout au long de cet ouvrage, d'étudier les rapports entre science et société capitaliste.

CROISER LES GRILLES D'ANALYSE

Pour tenir ensemble ces questions et enjeux, cet ouvrage se situe au croisement de deux champs scientifiques. Premièrement, la méthode générale utilisée ici relève de l'Histoire et philosophie des sciences et des techniques (HPST). Il s'agit de poser des questions philosophiques classiques (par exemple, sur le rapport entre savoir et pouvoir, entre humanité et animalité, ou encore sur le concept de bien-être) en les confrontant à un cas historiquement et géographiquement situé, dont le bornage a, à son tour, été défini par ces questions. C'est une histoire au présent, qui s'efforce de questionner en même temps notre rapport à l'histoire, les récits mis en place par des disciplines scientifiques pour affirmer leur valeur et leur solidité, et les représentations communément admises sur le caractère intemporel ou, au contraire, historiquement construit de l'élevage, des sciences, et des modes de production et de consommation contemporains. En prenant solidement appui sur l'agnotologie (cette discipline qui étudie la production d'ignorance dans les sciences), nous allons montrer combien la production de savoirs est éminemment liée à la production de rapports de pouvoir, ainsi qu'à des réductions au silence. Pour ce faire, cette enquête va aussi s'appuyer sur de

foisonnants fonds d'archives, ainsi que sur de nombreuses disciplines des sciences animales : éthologie, génétique, nutrition.

Deuxièmement, les études animales critiques (*critical animal studies*, CAS) se sont développées en opposition aux sciences animales « mainstream[1] », accusées d'avoir vidé les rapports anthropozoologiques de leur teneur politique et morale, pour considérer « les animaux » avant tout comme des objets de recherche et non comme des sujets à part entière. Au contraire, les CAS poursuivent la critique de la rationalité instrumentale, objective ou neutre, rappellent que tout savoir est situé dans des rapports de pouvoir, et imposent au scientifique de se positionner en clarifiant explicitement ses valeurs normatives et ses engagements politiques[2] ». Ce courant de pensée met explicitement la recherche au service de la lutte contre toutes les oppressions, prenant en compte l'articulation entre le spécisme et tous les autres systèmes d'oppression.

Notre point de départ est donc le suivant : au vu des connaissances actuelles en éthologie, psychologie animale, ainsi qu'en philosophie éthique, il est moralement inacceptable que la marchandisation des poules et de leurs œufs (ainsi que de tous les autres ANH et leurs « produits ») continue. Il est *a fortiori* urgent d'abolir l'encagement, qui en est un des moyens

1. Best Steven, « The Rise of Critical Animal Studies : Putting Theory into Action and Animal Liberation into Higher Education », *Journal for Critical Animal Studies*, vol. 7, n° 1, 2009, p. 12. Sauf mention du contraire, les traductions sont de moi.

2. *Ibid.*, p. 24.